

—Aide-moi, Warek, à sauver la fortune de ton frère ; fais-toi tuer, s'il le faut, mais ne livre à personne le dépôt que je te confie !

—Sois tranquille, père, lui dis-je ; et je serrai la cassette sur mon cœur comme si j'avais voulu l'y incruster pour la sauver plus à l'aise.

Nous commençons à descendre, lorsque, au milieu de l'escalier, nous fûmes arrêtés par quelques uns de nos odieux compagnons.

—Ohé, le père Lacalle, qu'est-ce que tu emportes donc là ? demanda un de ces hommes.

—C'est ma part de prise, répondit brusquement mon père ; vous avez bu le vin, vous avez cherché les espèces, moi j'ai pensé à ma femme, qui me fera une bacchanale d'enfer quand je rentrerai, car elle est assez bête pour aimer ces ci-devant ; et pour lui clore son bec, je lui apporte des nippes de ménage, un oreiller et des couvertures : comme ça, elle me laissera tranquille.

—Pas si bête ! le père Lacalle, reprit le questionneur ; ma foi je vais en faire autant pour plaire à ma ménagère.

Alors la troupe nous ouvrit un passage et je commençais à reprendre courage, quand un d'entre eux m'empoignant par l'oreille, me dit :

—Et toi, Warek, qu'est-ce que tu as pris aussi.

—J'ai pris la chatte, répondis-je en tirant la langue et en faisant la plus laide de mes grimaces ; puis, dégageant mon oreille, je bondis comme un lièvre et me sauvai à toutes jambes, mais pas assez lestement cependant pour ne pas entendre les quolibets dont on accablait mon indiscret questionneur.

A peine entré dans notre chaumière, une lumière éclatante nous apprit que les malheureux avaient mis le comble à leur œuvre de sang : le château de Kéradeuc était livré aux flammes ! Quelles reconnaissantes actions de grâces nous élevâmes alors vers Dieu !

Charles resta plusieurs jours en danger, puis, quand il eut repris connaissance, il s'étonna de se voir dans notre chaumière et en demanda la raison. On en inventa mille plus folles les unes que les autres, dont, la fièvre aidant, il se contentait chaque jour ; mais quand il entra en convalescence, il n'y eut aucun moyen de lui cacher l'affreuse vérité.

—Je veux aller à Nantes, nous dit-il alors, je ne suis plus un enfant, j'ai quinze ans accomplis, je me dois à ma pauvre mère, à mon père bien-aimé, et je veux vivre ou mourir avec eux.

A ces paroles, ma mère pleurait, mon père jurait ses grands dieux qu'il ne le laisserait pas partir ; mais

Charles restait inébranlable dans sa résolution. On lui avait caché ses habits, il n'avait que les miens ; on lui avait ôté aussi ses souliers pour le réduire à nos sabots, avec lesquels, il ne pouvait pas marcher ; c'était une lutte entre mon père et Charles, l'un pour partir, l'autre pour l'en empêcher, et chacun y mettait tout ce qu'il possédait de résolution et d'adresse.

Ce fut Charles qui réussit. Un jour, il se sauva du village sans prendre garde à sa veste sale et déguenillée ; ses sabots le gênent, il les rejette et marche nu-pieds ; les ronces, les cailloux, les pierres, il ne les voit pas, ils ne sont rien. Arriver à Nantes, voilà tout son espoir ! voilà tout son désir ! — Il y arrive enfin !

C'est donc un jour de fête ; une foule nombreuse encombre les rues, et semble marcher vers un but commun. Charles la suit machinalement ; il arrive sur une grande place ; là on dresse un échafaud ; il lève les yeux, un cri d'horreur lui échappe, ses cheveux se dressent sur sa tête ; il veut parler, sa langue s'attache à son palais ; il veut courir, il sent sur tout son corps une douleur qui le paralyse complètement. C'est sa mère qu'il a vue monter sur l'horrible machine. Le marquis lui a succédé... La force de la douleur et du désespoir tire le malheureux Charles de cette inertie complète.

—Moi aussi je veux mourir, s'écrie-t-il, moi aussi je suis aristocrate, moi aussi je pleure le roi et je maudis ses bourreaux !

A peine a-t-il achevé ces paroles, qu'un affreux coup de poing sur la tête le renverse sans connaissance, et une voix rude et forte s'écrie à son tour :

—Ah ! mon drôle, c'est ainsi que tu te sauves parce qu'on t'a ôté ta camisole ; tu l'en repentiras, et les verges te rendront doux comme un petit agneau. Allons, rentrons à la bergerie, mon mouton. Tu fais le mort à présent pour que je te porte. C'est bon, tu me paieras tout ça à la fois.—Et mon père, car c'était lui, plus mort que vif, malgré sa crânerie apparente, prend Charles dans ses bras et l'emporte avec une colère si bien jouée, que le peuple, qui un moment avant allait demander sa mort, fit entendre des murmures de compassion pour le pauvre fou.

Tout en courant avec son fardeau, le véritable coup de poing de matelot que mon pauvre père avait donné à Charles, lui tourmentait un peu fort la conscience ; mais, se disait-il pour se consoler, je n'avais que ce moyen pour l'étourdir et le rendre muet, et s'il eût parlé, il était guillotiné : un coup de poing vaut encore mieux que la mort.

Une fois rentré dans notre chaumière, nous eûmes tous bien de la peine pour consoler le pauvre Charles, et pour lui ôter l'envie de mourir ; mais peu à peu le temps fit descendre dans son cœur de la résignation et du courage.

Arrêtons-nous un moment ici, Yves, dit le bon Warek, et vois, mon enfant, combien la grandeur de sa naissance, la richesse de sa fortune lui avaient déjà causé d'affreux malheurs, tandis que pour moi humble et pauvre enfant du peuple, tout n'avait été encore que joie et bonheur, et nous avions quinze ans ! Charles, fils d'un matelot ou d'un ouvrier, n'aurait pas eu l'horrible spectacle de voir mourir sous ses yeux sa vertueuse mère, son respectable père, et de quelle mort, grand Dieu !... morts assassinés !...

—Vois-tu, mon fils, les événements de ce monde frappent les grands et les riches, mais respectent les petits et les pauvres, comme les violents orages déracinent les arbres des forêts, tandis qu'ils vident à peine l'herbe de la prairie ! Mais retournons au triste Charles.

—L'exaltation, le désir de la vengeance avaient succédé, dans l'âme de mon frère, au découragement et à la tristesse.

—Je veux les venger, disait-il chaque jour ; mais comment faire ? ajoutait-il avec un soupir.

La guerre de la Vendée parut lui offrir le but de ses pensées secrètes. Et un matin, après avoir embrassé ma mère, après avoir tendrement serré la main de mon père, il nous déclara ses nouveaux projets. En entendant les paroles de Charles, mes vénérables parents sentirent battre de sympathie leur cœur véritablement breton, mais ils baissèrent la tête sans rien dire. Car s'ils approuvaient la démarche de Charles comme fils d'un père et d'une mère assassinés par la République qu'il voulait combattre, ils tremblaient dans l'amour qu'ils avaient pour lui, et dans la crainte que je ne voulusse suivre celui qu'ils avaient appris à regarder comme mon frère et comme mon maître.

Pourtant, après un moment de réflexions, réflexions sans doute accompagnées d'une pieuse invocation élevée vers Dieu, car ses regards qu'il tournait un instant vers le ciel semblaient indiquer cette religieuse pensée ; mon père se leva et décrocha avec vivacité le fusil qui depuis longtemps était attaché au-dessus de l'âtre de notre cheminée fumense :

—Allons, mes gars ! nous dit-il en embrassant Charles et moi dans le même regard paternel, préparez-vous et mettons-nous en route.

Et Charles et moi, par le même élan de cœur, nous nous précipitâmes